



Directeur artistique du KVS

# Obama ne sera jamais Nobel de la culture

**A**u cours du printemps dernier, j'ai visité un large éventail d'organisations culturelles aux Etats-Unis. Petites ou grandes, toutes étaient dans de mauvais draps, même selon les normes américaines.

L'aide fédérale à la culture aux Etats-Unis a toujours été quasi inexistante. Et en temps de crise, les artistes et les lieux culturels sont les premiers visés par les autorités locales, les mécènes privés et les entreprises faisant des économies, et ce malgré le système de réduction d'impôts. Le résultat est grotesque : un patient déjà maigre comme un clou est à nouveau mis au régime strict.

Des artistes américains de notoriété internationale comme Bob Wilson, Peter Sellars et ceux du Wooster Group survivent depuis des décennies grâce aux coproducteurs européens et ils ne jouent plus que rarement dans leur propre pays. La même chose s'applique à de jeunes compagnies novatrices : elles tirent leurs revenus du festival de Liège ou du Kunstenfes-

tivaldesArts, pas de New York ou de Los Angeles !

D'autres initiatives culturelles sont également menacées. Ainsi, alors que les artistes ont joué un rôle crucial dans la reconstruction de La Nouvelle-Orléans après l'ouragan Katrina, l'Etat de Louisiane a récemment amputé son budget culture de 80 %.

Le président Obama s'entoure volontiers d'artistes stars, et il a décoré avec goût la Maison-Blanche avec de l'art moderne du Smithsonian Institute à Washington... Mais l'espoir que, durant sa présidence, la culture soit prise plus au sérieux reste très mince. Malgré les fervents plaidoyers du musicien Quincy Jones, il n'y aura pas de ministre de la Culture.

Environ 150 millions de dollars par an sont alloués à la culture par le fédéral : pour un pays gigantesque comme les Etats-Unis, il ne s'agit même pas d'une aumône.

En bref : le modèle anglo-saxon ne fonctionne en aucune façon. La culture y est un fait divers, pas un besoin fondamental pour lequel le

pouvoir prend ses responsabilités.

C'est pourtant précisément ce modèle qui, durant cette crise, est glorifié par certains en Flandre comme l'alternative au système de subvention développé ces vingt dernières années. Comme lors du séminaire culturel « De l'argent pour la culture », qui s'est tenu ce 12 octobre, à Anvers. Le professeur van Witteloostuijn, de l'Université d'Anvers, y fit un plaidoyer « anglo-saxon ». En substance : réduisez les subsides des institutions culturelles à maximum 40 % de leur budget qu'elles cherchent elles-mêmes le reste...

En soi, c'est une question pertinente : comment pouvons-nous, dans la culture, augmenter nos propres rentrées financières ? Une plus grande différenciation des prix de nos tickets d'entrée, certains partenariats avec le secteur privé, une utilisation plus rentable des infrastructures culturelles : cela doit être envisageable. En outre se pose aussi la question significative de savoir si les pouvoirs publics utilisent leurs subsides de la

meilleure façon qui soit. Ne sont-ils pas trop éparpillés ? Ou pense-t-on justement de manière trop centralisée ? Mais qu'un professeur dise que nous devons prendre exemple sur le Royaume-Uni et les Etats-Unis, alors que tant de leurs artistes ayant quelque chose à raconter ont dû chercher l'asile artistique en Europe, témoigne d'une attitude académique totalement détachée de la réalité. Celui qui prétend que des institutions culturel-

mais remboursé par le marché. On voit à quoi cela mène aux Etats-Unis : le temps moyen de répétition d'une production théâtrale est de 4 semaines – les mécènes ne peuvent ou ne veulent pas payer plus. Au KVS, au National, ce temps est de 8 à 10 semaines. A New York, à Chicago et, dans une moindre mesure, à Londres, 90 % de l'offre théâtrale actuelle est du divertissement commercial ou du « mainstream » ringard.

“ *Le président américain s'entoure volontiers d'artistes, mais il ne nommera pas de ministre de la Culture* »

les comme le KVS et le Théâtre National peuvent fonctionner avec 40 % de subsides publics n'omet non pas un détail, mais l'essence même de la question : qu'en ce qui concerne les arts, on ne parle pas de quantité mais de qualité. Du bon théâtre exige beaucoup de temps et de main-d'œuvre. Cela coûte de l'argent, et l'on n'est ja-

Tout doit pouvoir être remis sérieusement et régulièrement en question, mais la façon dont la Flandre soutien le secteur culturel depuis 20 ans est concrètement très fructueuse. Un paysage diversifié avec des grandes et petites compagnies, de nombreux publics, variés, des artistes et des productions de renommée internatio-

nale ; beaucoup en sont jaloux. Même en Allemagne ou en France, on ne retrouve pas toujours cette dynamique et cette diversité culturelle flamande.

Il est donc bien que Joke Schauvliege, la toute nouvelle ministre de la Culture, travaille avec circonspection, et en concertation avec le secteur, avant de décider dans quelle mesure la culture doit contribuer à l'inévitable ronde des économies. Du côté francophone aussi, la ministre Laanan a pu éviter de lourdes suppressions pour 2010, même s'il n'y aura pas indexation. Espérons que les deux ministres puissent trouver du réconfort l'une chez l'autre en ces temps difficiles : et en passant, peut-être que cela nous livrera l'accord culturel tant attendu. En tout cas, pour l'instant, ces deux excellences méritent plus notre confiance que certains professeurs dans leur tour d'ivoire. Ou même que Barack Obama. ■